

Hommage à deux victimes de l'épuration à la Libération



Cérémonie dans le bois de Stang Blanc, avec le porte-drapeau de la municipalité et celui de l'Anacr, en hommage à deux victimes de l'épuration. | PHOTO : OUEST-FRANCE

Un rassemblement devant la stèle de Stang Blanc a réuni, dimanche matin, une quinzaine de personnes, dont des représentants de l'Anacr (Association nationale des anciens combattants et amis de la Résistance), pour rendre hommage aux deux jeunes Scaëroises, Jeannette Laz et Marie-Jeanne Noac'h, âgées de 22 et 21 ans, victimes de l'épuration à la Libération.

Frédéric Le Beux, maître de cérémonie, a lu les conclusions d'une enquête qui a déterminé qu'elles avaient été injustement accusées de collaboration avec les Allemands et en particulier d'avoir révélé les para-

chutages de Kervirle, le 14 juillet 1944, qui ont entraîné les combats de Kernabat et la mort de 18 Résistants.

« Elles ont été arrêtées, torturées, sommairement jugées, par une cour martiale et exécutées en ces lieux, le 10 août au petit matin. Elles n'ont pas eu le droit à un procès équitable, et ont été victimes de l'exaltation et des débordements qui ont suivi la libération de Scaër, le 4 août 1944. Les recherches menées après guerre, après déclassification de documents, n'ont pas permis de prouver une quelconque trahison ou délation de leur part. »

La commune célèbre les 80 ans de sa libération

Bannalec — Ce mercredi, pour l'anniversaire des 80 ans de la libération de la commune, ses habitants rendront hommage une nouvelle fois à ceux qui sont morts pour leur liberté.

80 ans de liberté
1944-2024

1944-2024 : 80 années séparent ces deux dates. La Résistance bretonne a joué un rôle crucial dans la préparation et le succès du débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944.

Dès juin 1940, les troupes allemandes ont envahi Bannalec, installant leurs soldats dans des habitations et des dortoirs aménagés. Environ 120 d'entre eux résidaient dans la commune. Les écoles étaient réquisitionnées par la Wehrmacht, tandis que les officiers logeaient chez l'habitant. Des parades régulières dans les rues démontraient la discipline et la fierté des troupes allemandes. Les soldats restaient quelques mois avant de retourner au front. C'était des périodes de repos avant de nouveaux combats.

L'installation du maquis à La Roche

À partir de novembre 1943, La Roche, en raison de son isolement et de ses nombreux talus boisés, devint un site stratégique pour le maquis. Les maquisards des FFI (Forces françaises de l'intérieur) choisirent cet endroit pour sa discrétion et ses possibilités de camouflage, se trouvant à seulement 5 ou 6 kilomètres des soldats allemands.

Entre 100 et 200 maquisards, dont 50 à 60 à La Roche, se cachaient dans cette zone, aidés par les paysans, qui facilitaient leur ravitaillement. L'organisation logistique pour nourrir ces hommes était cruciale, reliant le groupe de La Roche à un autre groupe de FTP (Francs-tireurs et partisans) à Scaër. Beaucoup de jeunes hommes fuyaient le STO (Ser-



Photographie des résistants bannalécois prise après la libération de la commune, dans le quartier de la gare. Plusieurs partiront ensuite sur le front de Lorient.

PHOTO : DR

vice du travail obligatoire) et rejoignaient les maquisards. Durant l'été, les résistants de La Roche vivaient en extérieur, armés plus tard grâce aux parachutages alliés.

Les cérémonies

Pour rendre hommage à ceux qui sont morts pour la France, la mairie de Bannalec organise deux cérémonies, mercredi 7 août. La première se tiendra à 10 h 30, à La Roche, dans le quartier de Saint-Jacques. Ensuite, à 11 h 30, une deuxième cérémonie aura lieu devant le monument aux

morts, avec le dévoilement d'une plaque en l'honneur de deux Bannalécois, François Le Bihan et Louis Salaün.

François Le Bihan est décédé à Auschwitz, le 19 septembre 1942. Sa femme, Germaine Le Bihan, fut agent de liaison de l'EMFFI (État-major des forces françaises de l'intérieur) de l'Île-de-France en 1944, et leur fille Cécile, qui entra dans la résistance dès juin 1940, était l'épouse d'Henri Tanguy, connu sous le nom de Colonel Rol Tanguy. Louis Salaün, quant à lui, rejoignit la Résistance dans le

Mouvement Libération Nord, en octobre 1942, et servit dans les FFI du département de l'Indre-et-Loire. Arrêté par la Gestapo à Saint-Cyr-sur-Loire, le 7 octobre 1943, il mourut d'épuisement au camp d'Ellrich, le 29 octobre 1944, près de trois mois après la libération de Bannalec.

Un vin d'honneur sera servi à l'issue de la cérémonie.

Plus d'informations : www.bannalec.fr/les-associations-culturelles/passe-compose/ ; passecompose.bannalec@gmail.com

De l'émotion lors de la commémoration du 3 août 1944



Les maires des communes de Plonévez-du-Faou et Lan-deleau, entre les drapeaux.

| PHOTO : OUEST-FRANCE

La cérémonie de commémoration du 3 août 1944 a été présidée, samedi, par Yvon Coquil, maire de Lan-deleau, et Marguerite Bleuzen, maire de Plonévez-du-Faou, en présence des présidents, représentants et porte-drapeaux des associations d'anciens combattants.

Des événements où se mêlent héroïsme et tragédie, en ce jour de l'été 1944 : alors que la Libération approche à grands pas, des francs-tireurs et partisans de la compagnie corse reçoivent l'ordre de prendre à partie une colonne de 1 500 parachutistes allemands, qui font mouvement entre Châteauneuf-du-Faou et Carhaix-Plouguer. C'est au lieu-dit du Cloître,

à Lan-deleau, que l'accrochage a lieu. Combat bref et violent, mais déséquilibré. La centaine de FTP, engagée à un contre quinze, inflige le plus de dégâts possible à la colonne avant de décrocher, laissant, sur le terrain, quinze des siens. Mais les Allemands, qui accusent aussi de lourdes pertes, ne s'en tiennent pas là : dix-huit victimes civiles en payent de leur vie, à titre de représailles.

Lors de la cérémonie, l'émotion était palpable. La chorale L'Air du temps a apporté sa contribution en entonnant des chants et hymnes. Après une minute de silence, des gerbes de fleurs ont été déposées.

Quimperlé et sa région

La journée du 10 août 44 d'un p'tit gars de l'Aveyron

Querrien — Michel Vieban est Querriennois depuis 2013. Il est né à Viviers, en Aveyron. Il n'oubliera jamais le 10 août 1944 : un après-midi de guerre dans la vie d'un petit garçon de 6 ans. Il raconte.

80 ans de liberté
1944-2024

« C'était après le repas de midi. Il faisait chaud et lourd. J'avais 6 ans et mon frère Jean, 9. On était montés tous deux dans la colline manger des mûres. On se régalait depuis un moment quand on entend ma mère nous appeler.

Elle n'a pas sa voix habituelle : on descend en courant. Elle nous attrape chacun par la main et nous ramène au pas de course à la maison, qui était située près d'un passage à niveau. Arrivés à l'étage où on logeait, on voit par la fenêtre plein d'hommes, beaucoup en bleu et d'autres en kaki, avec des uniformes disparates, certains coiffés de casques de la guerre de 14. Une mitrailleuse sur trépied fait face au passage à niveau. Certains hommes montent dans les coteaux, le fusil à l'épaule, pour se poster un peu plus haut. Je me demande ce qu'ils font tous.

« Les boches, les boches ! »

Soudain, une voisine crie « **Les boches, les boches !** » Aussitôt, ma mère ferme les volets et nous entraîne, ma petite sœur et moi, dans les escaliers. Tous les autres voisins dévalent aussi les escaliers. Quelle cavalcade sur les marches en bois ! Mais où est mon frère Jean ? On le cherche dans la cour, en vain. Puis on va tous se tasser dans la cave de Monsieur Najac, car c'est la seule éclairée.

Aussitôt les détonations commencent dehors. Comme il a fait la guerre de 14, Monsieur Najac commente : « **Ça, c'est un fusil, ça une mitrailleuse, ça un mortier.** » De temps en temps, ma mère nous donne un morceau de sucre, dont elle a rempli la poche de son tablier. Moi je pense à mon frère et je me dis : « **S'il est mort, qui va me défendre contre la bande du Pont quand j'irai chez pépé et mémé ?** »

Bientôt, le tonnerre et l'orage se mêlent aux détonations. Au bout d'une éternité, les tirs diminuent, l'orage s'arrête. Quand tout est calme, on remonte, et voilà Jean qui apparaît



Michel Vieban a conservé nombre de documents sur cette triste période : le massacre d'Oradour-sur-Glane, les 99 maquisards pendus à Tulle, les quatre tués dans son village de Viviers.

PHOTO : OUEST-FRANCE

sur la route : curieux, il s'était éclipsé au lieu de monter chez nous. Des maquisards l'ont emmené en sécurité dans la colline et l'ont redescendu.

Des civières chargées de blessés

Et puis je vois le tableau : des hommes portent des civières chargées de blessés, dans le fossé, il y a une voiture brûlée avec deux hommes dedans, complètement calcinés, les impacts de balles sur les murs de la maison. On en retrouvera même une fichée dans le mur de notre cuisine, elle avait transpercé le volet. Deux mois avant, jour pour jour, les nazis massacraient la population d'Oradour-sur-Glane.

Jamais, depuis, nous n'avons reparlé de cet événement. À l'époque, il n'y avait pas comme aujourd'hui, de cellule de soutien psychologique. On

restait avec nos questions et nos angoisses. Deux ans après, je suis allé en colo : beaucoup d'enfants mouillaient leur lit pendant leurs cauchemars.

80 ans ont passé, il ne m'est pas arrivé grand-chose ce jour-là, beaucoup ont vécu bien pire. Mais le 10 août est gravé à jamais, dans ses moindres détails. >>



En 1945 : Michel Vieban, 7 ans, et son grand frère Jean, 10 ans.

PHOTO : DR

De l'émotion lors de la commémoration du 3 août 1944



Les maires des communes de Plonévez-du-Faou et Landeleau, entre les drapeaux.

| PHOTO : OUEST-FRANCE

La cérémonie de commémoration du 3 août 1944 a été présidée, samedi, par Yvon Coquil, maire de Landeleau, et Marguerite Bleuzen, maire de Plonévez-du-Faou, en présence des présidents, représentants et porte-drapeaux des associations d'anciens combattants.

Des événements où se mêlent héroïsme et tragédie, en ce jour de l'été 1944 : alors que la Libération approche à grands pas, des francs-tireurs et partisans de la compagnie corse reçoivent l'ordre de prendre à partie une colonne de 1 500 parachutistes allemands, qui font mouvement entre Châteauneuf-du-Faou et Carhaix-Plouguer. C'est au lieu-dit du Cloître,

à Landeleau, que l'accrochage a lieu. Combat bref et violent, mais déséquilibré. La centaine de FTP, engagée à un contre quinze, inflige le plus de dégâts possible à la colonne avant de décrocher, laissant, sur le terrain, quinze des siens. Mais les Allemands, qui accusent aussi de lourdes pertes, ne s'en tiennent pas là : dix-huit victimes civiles en payent de leur vie, à titre de représailles.

Lors de la cérémonie, l'émotion était palpable. La chorale L'Air du temps a apporté sa contribution en entonnant des chants et hymnes. Après une minute de silence, des gerbes de fleurs ont été déposées.

Hommage pour l'anniversaire de la Libération



De nombreux hommages ont été rendus mardi, pour le 80^e anniversaire de la libération de la commune.

PHOTO : OUEST-FRANCE

80 ans de liberté
1944-2024

La commune a célébré les 80 ans de sa libération, mardi. Durant toute la matinée, plusieurs temps forts ont souligné cette date marquante.

Le cortège commémoratif s'est recueilli devant les dix stèles parsemant la commune et s'est terminé devant le monument aux morts, place Saint-Michel. Des discours ont ravivé les souvenirs sur des événements tragiques, au cours desquelles des soldats, des résistants ou de simples civils ont trouvé la mort.

Des inaugurations de plaques

Des représentants de la commune, mais aussi de Landeleau et de Plonévez-du-Faou, et des membres d'associations des anciens combattants, étaient présents, tout comme des descendants des résistants abattus.

Cinq inaugurations de plaques de rues ont eu lieu, en hommage aux résistants morts pour la commune et

la France, ainsi qu'une plaque en ardoise sur la stèle de Magorwenn, réalisée par Roger Fléjou. « **Je suis très émue. Merci d'entretenir la mémoire de mon oncle Jean Dorval** », déclare sa nièce, Nicole, en dévoilant la plaque de la rue, en bilingue, avec la date du décès du résistant : le 11 janvier 1944.

Des témoignages touchants ont été lus devant le monument aux morts, dont la dernière lettre de Jean Dorval avant sa mise à mort, destinée à sa famille, par le petit-fils de Bernard Noël, adjoint au maire et correspondant Défense.

Ils ont rendu hommage à ceux qui ont perdu la vie dans ces événements. « **Beaucoup trop de personnes ont laissé leurs vies, sans oublier les douze soldats américains et l'abbé Cadiou. Son assassinat a été douloureusement ressenti par la population. On ne doit pas oublier leurs sacrifices !** »

Les deux expositions dévoilées mardi sont visibles au sein de la mairie jusqu'à vendredi, à 17 h.

Poullaouen

80^e anniversaire de la Libération : une borne dévoilée



La borne de la Liberté a été dévoilée lundi, près du monument aux morts de la commune.

| PHOTO : OUEST-FRANCE



ans de liberté
1944-2024

Lundi, on a commémoré la libération de la première commune du Finistère libérée, en 1944, par les troupes alliées.

Les résistants locaux s'étaient rassemblés au village de Restparcou. Avec l'aide des Américains, ils attaquèrent le bourg en venant de la route de Carnoet. Les Américains Higginbottam et Gemmil y laissèrent leur vie. L'objectif des Alliés était de rejoindre la ville de Brest, qui possédait un port en eau profonde, pour acheminer du matériel. Ils laissèrent donc Carhaix de côté en filant sur l'axe central pour attaquer Brest.

Lundi, le maire de Poullaouen, Didier Goubil, a rappelé ces épisodes tragiques, après la diffusion des hymnes américains, anglais et Français.

Il a aussi annoncé la pose d'une borne de la Liberté. Celle-ci a été réalisée par François Cognet. Il en existe un certain nombre. La première est à Sainte-Mère-Eglise (Manche), proche d'Utah Beach, où débarquèrent les troupes américaines le 6 juin 1944. Cette borne est provisoirement installée près du monument aux morts, à côté de l'église et de la mairie. Elle trouvera sa place définitive à l'entrée du bourg, à la Croix neuve, par où sont arrivés les libérateurs de la commune.

Un week-end d'hommage aux héros de la Libération



Quentin Le Maintec a rendu hommage aux deux résistants d'Uzel, torturés puis abattus, devant la stèle du cimetière.

| PHOTO : OUEST-FRANCE

Les journées de samedi et dimanche ont été rythmées par les commémorations de la Libération. Samedi, un convoi de véhicules militaires, parti de Saint-Caradec, s'est arrêté à Trévé, Saint-Thélo, Saint-Guen, Mûr-de-Bretagne, Saint-Connec et Hémonstoir. À chaque étape, Quentin Le Maintec, jeune caradocéen passionné d'histoire, a rappelé les sombres événements s'étant déroulés en ces lieux.

Le dimanche a été consacré aux résistants, qui ont perdu la vie à quelques jours de la Libération. Le convoi s'est d'abord rendu à Trévé, pour un hommage aux hommes tombés sur la route de la Motte, où une stèle a été érigée en leur mémoire. Le second arrêt avait lieu sur le site de Bonamour, où, à partir du 14 juillet 1944, étaient larguées des armes. Au pont du Moulin, Quentin Le Maintec a

ensuite rappelé la fin tragique de deux résistants et d'un Américain, Arthur Grossman, dont la jeep avait explosé alors qu'ils tentaient de traverser l'Oust, à gué. Lloyd Levin, neveu d'Arthur Grossman, était présent à la cérémonie.

Place de l'église, les pensées se sont tournées vers François L'Hostis, torturé, puis pendu, au coin de ce qui est aujourd'hui le café Meltin. Un peu plus loin, dans le jardin de la famille Lejeune, les participants aux hommages ont revécu le supplice de Georges Divenah, capturé au moulin de Belle-Isle, contraint de creuser sa tombe, puis abattu. À la stèle du cimetière, l'émotion était également palpable, en présence des petits enfants de Jean-Baptiste Boscher, qui fut abattu sur les lieux, avec Joseph Sommier.

Deux expositions captivantes sur la Libération

Bannalec — L'association Passé Composé propose une double exposition sur la Seconde Guerre mondiale, avec des photographies inédites issues des archives des Bannalécois. À voir jusqu'à samedi.

80 ans de liberté
1944-2024

Dans le cadre des célébrations du 80^e anniversaire de la libération de Bannalec, une double exposition intitulée « De la Résistance à la Renaissance » se tient aux anciens haras, jusqu'à samedi. Ces expositions, organisées en partenariat avec le réseau musée de la Résistance nationale, offrent un aperçu fascinant de l'histoire locale pendant l'Occupation et la Libération.

« Bannalec au temps de l'Occupation allemande »

La première exposition, « Bannalec au temps de l'Occupation allemande », plonge les visiteurs dans la vie quotidienne des Bannalécois, de 1939 à 1945. Grâce à un fonds riche d'archives photographiques et de documentaires collectés depuis 2012 par l'association Passé Composé, cette exposition dévoile des images inédites des troupes allemandes entrant dans la ville et y installant une garnison.

Elle met également en lumière les actes héroïques des résistants, qu'ils soient saboteurs audacieux ou passeurs discrets de messages entre groupes de maquisards. Des biographies de prisonniers, de collaborateurs et de maquisards apportent un visage humain à ces événements historiques.

Johann Kergourlay, jeune Bannalécois passionné d'histoire et collectionneur d'objets liés à l'histoire de France, expose également des



Dès l'ouverture de l'exposition aux anciens haras, samedi matin, des visiteurs se sont présentés.

PHOTO : OUEST-FRANCE

objets : cartes de rationnement, écouteurs pour écouter la BBC, insignes FFI (Forces françaises de l'intérieur) ou de la Luftwaffe.

« De la Résistance à la Renaissance »

La seconde exposition, nommée « De la Résistance à la Renaissance », met en lumière les acquis essentiels de la

Libération. À travers des photographies commentées, elle célèbre la confiance en la jeunesse, le rôle citoyen des femmes, le droit à la santé, la presse libérée, le droit à la retraite, le droit d'asile et la construction des services publics.

Ces thématiques montrent comment les luttes et les sacrifices du passé ont contribué à façonner la

société moderne. Ensemble, ces deux expositions offrent une perspective enrichissante et émouvante sur une période cruciale de l'histoire de Bannalec et de la France.

Jusqu'à samedi, exposition aux anciens haras, du lundi au samedi, de 10 h à 12 h et de 16 h à 18 h 30.

En 1944, il y a 80 ans, Quimper se libérait

Après quatre ans d'occupation, Quimper est libérée, le 8 août 1944, après quatre jours qui s'écoulaient entre résistance et confusion. Une commémoration a lieu ce jeudi, allée de Locmaria.

80 ans de liberté
1944-2024

« Le bruit se répand que les Américains feront leur entrée à Quimper vers les 17 h, qu'ils sont déjà à Gourin. » Comme le rappellent les historiens Alain Le Grand et Georges-Michel Thomas dans l'ouvrage *Finistère dans la Guerre, 1939-1945*, le vendredi 4 août 1944, Quimper espère sa libération.

Imminent

Les Forces Françaises de l'Intérieur et des Francs-Tireurs et Partisans se tiennent prêts depuis la veille aux abords de la ville, galvanisés par le signal de soulèvement général diffusé par la BBC, le 3 août : « **Le chapeco de Napoléon est-il toujours à Perros-Guirec ?** » En centre-ville, les drapeaux français flottent aux fenêtres et, bientôt, sur l'une des flèches de la cathédrale Saint-Corentin. Rue de la Providence, Simone Le Bossé, organisatrice venue se réfugier en Bretagne, écrit à sa cousine Elisabeth : « **Les choses se précipitent d'une façon imprévue...** Les gens qui ont la TSF disent que les Américains approchent à vive allure [...] Les rues sont pleines de gens endimanchés, débordants de gaieté. »

Un sanglant week-end

Une excitation exacerbée par l'inaction des Allemands : ils ont reçu l'ordre « d'évacuer les secteurs qui ne peuvent être tenus et de rallier Lorient ». Ceux qui restent sont rassemblés du côté du Likès et de Kerfeunteun. Farine, viande, bouteilles, divers matériels : après quatre ans de pénuries, « **des pillages** » - comme ils sont qualifiés dans les rapports de police - ont lieu aux quatre coins de la ville, notamment dans les locaux déjà abandonnés par les Allemands. Mais en fin de journée, les Américains ne sont toujours pas là, et la situation se corse dès le 5 août. Une colonne des troupes russes enrôlées



Les FFI sont place Saint-Corentin, en août 1944.

PHOTO : COLL. ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER

par les Allemands (l'armée Vlassov), en route pour Brest, entre à Quimper. « **Ils tirent dans toutes les fenêtres pavotées** », résumant les historiens. « **Samedi 5, nous nous demandons s'il faut mettre le nez dehors**, relate Simone Le Bossé. **Un peu plus tard, nous voyons sur la ville une épaisse fumée. C'est la préfecture que les Allemands ont incendiée, un joli monument en style breton renaissance.** » Le lendemain, elle questionne : « **Sortirons-nous, ne sortions-nous pas ? Irons-nous à la messe, n'irons-nous pas ?** »

Quatre jours de confusion

Les échanges de tirs s'intensifient tout le week-end, faisant morts et blessés. Dans ses carnets personnels, le Quimpérois Jean Grall, engagé

dans la 6^e compagnie des FFI, commente : « **La pagaille continue.** » Les jours passent, les altercations se poursuivent et le mardi 8 août, la confusion règne : « **On comprend de moins en moins. La radio nous parle de la prise de Vannes puis d'opérations au sud de Rennes. Tout cela s'éloigne.** »

Pourtant, en fin d'après-midi, après de derniers combats aux abords de la ville et alors que les Allemands quittent Quimper, celle-ci est libérée. Le 9 août, c'est l'allégresse, selon les lettres de Simone Le Bossé : « **La ville devient grouillante. Tout le monde (enfin, la majorité) exulte.** » Après le défilé des troupes de la Résistance, « **la grande attraction de la soirée a été l'arrestation de gens accusés de collaboration, surtout des femmes**

qui fréquentaient des Allemands [...]. On leur rasait la tête et on les emmenait sous les rires et les huées de la foule. »

Et les Américains ?

Plus d'un mois plus tard, le 22 septembre 1944, arrivant de la presqu'île de Crozon, les Américains traversent finalement Quimper, sous les yeux de la foule rassemblée. « **Ils sourient de leurs dents blanches tout en mâchant leur chewing-gum** », relatent les historiens. Quimper, elle, s'est déjà libérée.

Soizic ROBOT.

Pratique. La ville de Quimper commémore la Libération ce jeudi 8 août, à 11 h, au monument de la Libération, allée de Locmaria.

Alain Le Grand, le Quimpérois devenu historien

« Alain Le Grand est né à Quimper le 5 juillet 1918, dans une ancienne famille quimpéroise. Jeune conscrit, il est mobilisé dans la marine. Il sera notamment à Dunkerque en 1940.

De la police à l'Histoire

Rendu à la vie civile, il entre dans la police. Nommé à Quimper, il devient membre d'un groupe de policiers résistants, de 1942 à 1944. Après la Libération, il poursuit l'essentiel de sa carrière aux renseignements généraux, d'abord comme inspecteur puis comme officier de police divisionnaire.

De sa première profession d'enquêteur, il retirera une méthodologie de travail de recherche, précise, rigoureuse et approfondie, utile pour son travail d'historien. Nommé en 1956 membre correspondant du comité d'histoire et de recherche sur la Seconde Guerre mondiale, il entreprend un travail sans précédent de collecte d'informations, de documents et de témoignages sur les faits de guerre et les acteurs du conflit dans le Finistère. De ce patient travail va naître une œuvre monumentale : *Le Finistère dans la Guerre*, écrit en collaboration avec Georges-Michel Thomas.

En 1984, Alain Le Grand devient membre correspondant de l'Institut d'histoire du temps présent (I.H.T.P.). Alain Le Grand, s'intéresse avec pas-



Alain Le Grand, historien quimpérois, à droite.

PHOTO : COLL. ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER 41 FL107

sion à l'histoire de Quimper et est très attaché aux témoignages du passé de sa ville natale comme à la connaissance de l'histoire de la Bretagne. De fait, il réalise un travail considérable de dépouillement dans la presse ancienne et les fonds d'archives publics et privés qui lui permettent d'accumuler la matière nécessaire aux très nombreux articles et ouvrages qu'il publie.

Membre de nombreuses sociétés savantes, on lui doit également, en 1979, la fondation du Cercle culturel quimpérois. Il décède, à Quimper, le 30 juillet 1992. >>>

Récit écrit par les archives municipales de Quimper.



Incendie de la Préfecture du 5 août 1944 à Quimper.

PHOTO : LE BHAN COLL. ARCH. MUN. DE QUIMPER

De 1940 à 1944, Quimper à l'heure allemande

Repères

1940 : le début de l'Occupation

Entre le 18 et 20 juin 1944, les soldats allemands arrivent à Quimper. Petit à petit - grâce aux réquisitions - ils installent leurs services dans divers lieux. La Feldkommandantur prend ses quartiers dans l'alors flamboyant neuf immeuble de la compagnie d'électricité Lebon, quai Duplex.

Le Likès est réquisitionné pour accueillir les garnisons, tout comme l'École normale et le Séminaire, pour ne citer qu'eux. L'école Saint-Charles devient la prison. Un foyer du soldat - Soldatenheim - est mis en place au Cap-Horn, quai de l'Odét. Les officiers sont logés dans différents hôtels.

Rationnement et interdictions

Rapidement, la vie des Quimpéroises et Quimpérois est régie par un certain nombre de décrets : du couvre-feu à la vente d'alcool interdite, en passant par les horaires d'ouverture imposés aux commerçants. Les affiches pla-



Quimper, rue Saint-François, sous l'Occupation.

PHOTO : COLL. ARCHIVES MUNICIPALES DE QUIMPER 3 FI 24_75

cardées menacent de représailles celles et ceux qui désobéiraient. Lait, beurre, pain, charbon, bois... Les rationnements et pénuries assombrissent le quotidien. Théâtre

et cinéma sont réglementés et surveillés. Bal et thés dansants sont interdits dès 1940 par le régime de Vichy. À l'inverse, les pratiques sportives et religieuses, elles, se poursuivent sous

l'Occupation.

Front Stalag 135

Construit par les autorités de l'Occupation, en 1940, le camp de Lanniron, appelé Front Stalag 135, retenait les soldats et prisonniers de guerre français, qu'ils soient de métropole ou de territoires étant, encore à cette époque, des colonies. À la Libération, en 1944, il retient cette fois-ci les prisonniers allemands, puis il ferme définitivement en 1946.

Résistance ?

Les actes de résistance, d'abord individuels puis collectifs, se mettent en place dès 1940. Au fil du temps, plusieurs réseaux se développent, que ce soit en ville ou dans la campagne proche, où se dissimulent les maquis. Point d'orgue, avant la Libération du 8 août 1944 : le vol puis la destruction, le 14 janvier 1944, de 44 000 dossiers du service du travail obligatoire (STO), le régime auquel étaient soumis les travailleurs français contraints d'aller travailler en Allemagne.



Carnets de Jean Grall, aux Archives municipales de Quimper. C'est un Quimpérois engagé auprès de la 6^e compagnie des FFI lors de la Seconde Guerre mondiale.

PHOTO : OUEST FRANCE

Exposition Afin de commémorer les 80 ans de la Libération de Quimper, le hall de l'hôtel de ville accueille une trentaine de photographies, affiches et portraits. Cette exposition gratuite est à découvrir jusqu'au 30 septembre.

Trévé

Ouest-France du 8 août 2024
Côtes d'Armor

Dimanche, leur combat pour la liberté a été honoré

Le 3 août 1944, alors que les troupes allemandes ralliaient les poches de Brest et Lorient, les résistants ont fait sauter le pont du Moulin, pour ralentir les Alliés, qui les talonnaient. « **Les résistants ont voulu passer à gué, dans l'Oust, le lendemain, mais les lieux étaient minés. Maurice Mari-got, François Bescond et Arthur Grossman, 20 ans, ont perdu la vie. Le pont a été temporairement reconstruit par le génie américain.** »

Dimanche, Lloyd Grossman a lu solennellement, en anglais, une lettre des parents d'Arthur, fiers que leur fils soit mort pour la Liberté et souligné : « **Nous devons continuer ce combat pour les générations futures, nos petits-enfants et ceux qui viendront après, car dans le contexte actuel, la Liberté n'est jamais acquise.** »

Le maire, Gérard Mathécade, a ensuite évoqué ses propres souve-



Lloyd Grossman et son épouse, Sherry, ont fait le voyage depuis le Milwaukee.

| PHOTO : OUEST-FRANCE

nirs. « **Les restes de la jeep ont été laissés sur place, en souvenir, jusqu'après les années 1950. On passait devant, en allant à l'école.** »

Une plaque commémorative dévoilée



Près du pont, la plaque retrace un fait d'histoire.

| PHOTO : OUEST-FRANCE

Un faste inhabituel régnait mardi matin, pour célébrer le 80^e anniversaire de la fusillade de port de roche. Le 6 août 1944, sept jeunes Langonnais chargés de sécuriser le pont étaient fusillés par les Allemands.

De nombreuses personnalités étaient présentes, ainsi que les délégués des associations patriotiques de la région, un détachement du 2^e RMA de Bruz et la fanfare de Plélan-le-Grand. Gilles Boursier, président de la section UNC (Union Nationale

des Combattants) de Langon a retracé les faits, avant que Jean-Yves Coléaux, maire, dévoile une plaque explicative rappelant l'action de Marie-Luce Moquet.

Cette résistante a tenu un rôle important durant l'occupation allemande. La plaque située près du pont de port de roche, entre la Vilaine et la route touristique, permettra aux visiteurs et touristes de mieux connaître ce tragique moment de l'histoire de la commune.

Août 1944 : Morlaix et son pays sont libérés

Le 8 août 1944, les premiers véhicules alliés entrent dans Morlaix. Une véritable libération après quatre ans d'occupation allemande marquée par des drames et des privations.

85 ans de liberté
1944-2024

Les premiers combats

Depuis le 31 juillet, l'armée américaine est en Bretagne. Les Allemands s'agitent et réquisitionnent, dans la campagne morlaisienne, charrettes et chevaux, « invitant » les paysans à les conduire.

C'est dans ce contexte que les premières destructions ont lieu, le 3 août, avec l'explosion du dépôt de munitions de la Madeleine. Le lendemain, c'est au tour des portes des écluses, au port, d'être détruites.

La bataille des viaducs

Ce même 4 août, des combats ont lieu pour défendre les viaducs du Ponthou, de Guimiliau, à Lanmeur, et aussi à Plougasnou et à Plouigneau. À Morlaix, la défense du viaduc est initialement confiée à des parachutistes du *Special Air Service* (SAS), largués la nuit précédente et menés par le lieutenant Paul Quélen, originaire de la commune.

S'apercevant que l'ouvrage n'est finalement pas miné, ces soldats harcèlent dès lors les troupes allemandes autour de la ville.

Les Allemands reculent autour de Morlaix

Dans les jours qui suivent, les troupes du III^e Reich reculent un peu partout dans le secteur face à l'avancée des Américains. Repoussées vers Brest, elles font face à des embuscades. « Notre mission était alors de fixer des garnisons allemandes qui restaient et de tendre des embuscades sur la RN12,



Sans certitude quant à la tournure des événements, les Morlaisiens descendent en masse dans la rue (ici carrefour de l'hôtel de l'Europe) pour accueillir les libérateurs. Les drapeaux tricolores sont de sortie. | PHOTO : DR

racontait, en 2018, Marcel Le Jeune, dernier résistant morlaisien.

Le 7 août, l'attente pesante

La veille de la libération de Morlaix, la force d'occupation montre qu'elle est encore bien présente. « Les Allemands, bien armés, patrouillaient dans les rues. Personne ne bougeait, on n'entendait pas une mouche voler. Les gens avaient peur des représailles ennemies », relatait, en

2004, Eugène Le Luc, qui dirigeait le groupe Justice, un maquis FTP (Francs-tireurs et partisans).

Le lendemain, la Libération

Le 8 août 1944, le cauchemar prend fin. Vers 15 h, les premiers véhicules américains entrent dans Morlaix. La joie envahit la ville. « C'était fou ! Tout le monde criait, riait, chantait, les gens s'embrassaient, certains pleuraient », se souvenait, en 2014,

Yvette qui avait alors 6 ans.

Les rues se remplissent de monde. *La Marseillaise* est entonnée et le fronton de la mairie retrouve le drapeau tricolore. Entamée le 19 juin 1940, l'Occupation prend fin.

De nombreux drames l'ont émaillée mais ce jour-là, les Morlaisiennes et Morlaisiens savourent la liberté retrouvée.

La rédaction Ouest-France



Le véhicule américain est envahi par la foule qui chante « La Marseillaise », place de Viarmes. | PHOTO : DR



Une foule incroyable salue les libérateurs devant la mairie de Morlaix. Les habitants du centre-ville sont massés aux fenêtres pour applaudir les guerriers. | PHOTO : DR

Plougasnou se prépare à célébrer la Libération

Des événements historiques importants se sont déroulés pendant la Seconde Guerre mondiale. Si bien qu'aujourd'hui, Plougasnou fait partie des dix-huit communes françaises médaillées de la Résistance.

Libérée dans la nuit du 8 au 9 août 1944, elle célébrera le 80^e anniversaire, vendredi, place du Général-Leclerc.

Plusieurs rendez-vous vont pon-

ctuer la journée : à 11 h, aura lieu cérémonie officielle avec des discours, les chants de la chorale Musika et un dépôt de gerbe au Monument aux morts. À 13 h 30, le film *Paris brûle-t-il ?* de René Clément, sera projeté à la salle municipale par l'association Ciné de la Baie.

À 14 h également, Maryvonne Moat, présidente des Amis de la fondation pour la mémoire de la dépor-

tation (AFMD) du Finistère, et fille d'Émile Jégaden, déporté dans un camp de concentration, animera une visite guidée du Chemin de la mémoire au départ du parvis de l'église.

Des panneaux, répartis sur le sentier, présentent l'histoire des lieux (réservation auprès de l'Office de tourisme). À 19 h, la municipalité offrira le verre de la Libération

(ouvert à tous).

Enfin, à 20 h 30, place à un bal populaire animé par le groupe Magic Beam Sisters avec des chansons d'après-guerre.

Toute la journée, sur le parvis, l'exposition, *ils ont libéré Plougasnou* sera visible et des véhicules d'époque seront présents.

Hommage aux combattants de Saint-Laurent

De nombreux civils, vétérans et élus se sont réunis, jeudi, au lieu-dit Kébars à Plouégat-Guérand, pour rendre hommage aux combattants des maquis de Saint-Laurent. « Ce maquis, comme bien d'autres, était composé de combattants que rien ne prédisposait à se battre ensemble contre un ennemi commun », a rappelé, dans son discours, Alain Le Clech, président de la section Finistère de l'Union nationale des parachutistes (UNP).

Pendant la Seconde guerre, des Francs-tireurs et partisans (FTP) aux Forces françaises de l'intérieur (FFI), plusieurs groupes agissent en effet dans cette zone de résistance. « Dès le lendemain du Débarquement, ils ont agi sans relâche pour gêner la remontée de l'ennemi vers la Normandie [...] et pour obliger les forces restées en arrière à la reddition. »

Des SAS en renfort

Dans cette lutte, les combattants des maquis ne sont pas restés seuls. Après une livraison d'armes par les airs dans la nuit du 3 au 4 août 1944, c'est un tout autre type de parachutage qui intervient le lendemain. Peu après minuit, onze parachutistes du *Special Air Service* (SAS) menés par le lieutenant Paul Quélen, originaire de Morlaix, sont largués au sud de Saint-Jean-du-Doigt. « L'arrivée de ces soldats gonfle le moral des troupes et renforce leur potentiel offen-

sif », souligne Alain Le Clech.

Initialement présents pour protéger le viaduc de Morlaix, potentiellement miné par les Allemands, les SAS se rendent rapidement compte que ce n'est pas le cas. Dès lors, ils enchaînent les embuscades et harcèlements contre les troupes allemandes, participant grandement à la libération du secteur. « Dans la journée du 9 août, ils interviennent dans le secteur de Carantec et obtiennent la reddition de la garnison », raconte par exemple le musée de la résistance en ligne.

Une fois Morlaix libérée, ces soldats seront redéployés d'abord dans le Doubs puis, pour certains, en Hollande.

« Un devoir de mémoire »

Outre ces faits d'armes relatés, de nombreux moments forts ont ponctué cette cérémonie du 1^{er} août. Si les différents chants ont été entonnés avec force par l'assistance, la présence de la fille aînée de Paul Quélen, Denise, a permis d'affirmer d'autant plus la dimension mémorielle de l'événement. « C'est un devoir de mémoire envers toutes ces femmes et hommes qui se sont battus et, à titre personnel, cela compte également car mon père et son petit frère faisaient partie de ces personnes engagées », a-t-elle confié à l'issue de la cérémonie.

Camille BOUZA.

Ils n'oublient pas les maquisards

En marge de l'hommage officiel du 1^{er} août, à Plouégat-Guérand, la nouvelle génération du comité des fêtes de Saint-Laurent tient à honorer les hommes du maquis. Dimanche, dans le cadre des fêtes patronales, ses membres leur rendront un hommage. « On a connu les papis à l'origine du comité des fêtes dans les années 1980, qui ont vécu cette période. Ils nous ont raconté les risques pris par les hommes du coin il y a quatre-vingts ans lors de la récupération à bord de dix charrettes tirées par des chevaux, les containers d'armes parachutés par les Anglais à Tachen ar Plant. Tout ça en pleine nuit. Il y a aussi cette habitude qui avait cousu un mouchoir avec la toile de l'un des parachutes, tout en prenant le risque de se faire



Dimanche, la nouvelle génération du comité des fêtes de Saint-Laurent, n'oubliera pas les maquisards. | PHOTO : OUEST-FRANCE

prendre par les soldats allemands. »

Un hommage leur sera rendu à 11 h, au moment de l'office religieux. Des véhicules anciens seront exposés sur le terrain Mondésir.

42

C'est le nombre de résistants du maquis de Saint-Laurent, situé à Plouégat-Guérand, morts pour la France durant la Seconde guerre mondiale. Parmi eux deux femmes : Yvonne Jégaden et Jeanne-Marie Madec.

Plougasnou

La commune fait partie des 18 collectivités territoriales (17 communes et la Nouvelle-Calédonie) médaillées de la Résistance. Cette distinction, obtenue par décret en 1947, récompense l'engagement de ses habitants tout au long du conflit. Tandis que 50 d'entre eux rejoignent l'Angleterre, dont seuls 20 reviendront, ils sont 37 à rejoindre le maquis de Plourin et à participer à diverses actions contre les Allemands.

Pont-l'Abbé - Pays bigouden

Ouest-France du 8 août 2024

La ville se souvient de sa Libération, il y a 80 ans

Plogastel-Saint-Germain — Les Allemands sont arrivés le 18 juin 1940, sur la place du bourg : bâtiments occupés, soldats hébergés de force, couvre-feu... Ils en sont repartis le 4 août 1944.

80 ans de liberté
1944-2024

Il y a 80 ans, presque jour pour jour, Plogastel se libérait de l'occupation allemande. Cette dernière est apparue le 18 juin 1940, à bord d'un side-car sur la place du bourg. Pour dissuader toute résistance, les soldats ont rapidement installé une unité d'artillerie sur la place de l'église.

Réquisition des bâtiments

La Kommandantur s'installe au Hilguy, pour le prestige du bâtiment historique et la présence des haras. De nombreux autres bâtiments sont réquisitionnés. « L'ancienne maison du docteur Hello, les écoles, les salles de danse sont occupées. Les chevaux sont placés dans l'ancienne ferme Le Corre, dans le bourg, détaille Jean-Pierre Briant, coprésident de l'association du Patrimoine. Quant aux hommes, ils sont logés chez l'habitant. »

« Ils ont vidé leurs mitraillettes »

Pendant quatre ans, la population est surveillée de près. « Parce que la commune est située dans la bande littorale. Des enrôlements sont imposés pour la construction du mur de l'Atlantique, raconte Jean-Pierre Briant. À partir de 1943, trois postes commandent, à l'aide



Une vue aérienne de Plogastel-Saint-Germain de l'après seconde guerre mondiale. Collection Jean-Pierre Briant.

PHOTO : OUEST-FRANCE

de chevaux de frise et de mitraillettes, les trois accès au bourg. Les Allemands imposent aussi un couvre-feu dès 21 h, qui gêne les moissons. »

Un détachement de spécialistes en génie électrique et téléphonique s'est installé à Plogastel, pour la poursuite de l'électrification, commencée en 1938, et la pose d'un câble téléphoni-

que souterrain, depuis le Hilguy, dont le départ est toujours visible aujourd'hui.

« Le départ des Allemands s'effectue le vendredi 4 août 1944, mais le gros de la troupe avait déjà quitté le Hilguy. Ils y ont laissé du matériel électrique et des véhicules, qui ont très vite retrouvé des propriétaires, précise le coprésident. Une sentinelle

le a été envoyée pour vérifier leur état. Elle a été tuée par un groupe de maquisards revenus de Tréguennec. Un groupe de soldats allemands s'est aperçu de sa disparition, et a fait une descente au Hilguy. Ils ont vidé leurs mitraillettes dans les salons du château et dans les cafés du bourg. »

La mort de l'as des blindés allemands

Ce 8 août 1944, à la mi-journée, un char Tigre explose sur la route de Caen à Falaise. À son bord, Michael Wittmann, un officier qui compte 138 chars à son tableau de chasse.

ÉPISODE 69/90

8 août 1944

par Jean QUELLIEN (*)

Il est aux environs de midi. Au nord du village de Cintheaux, la bataille fait rage de part et d'autre de la route menant de Caen à Falaise (Calvados). Brusquement, un char Tigre explose. La tourelle, projetée en l'air, retombe à l'envers, plusieurs mètres plus loin. Elle porte le numéro « 007 ». C'est le char de l'*Hauptsturmführer* Michael Wittmann, l'as des blindés allemands. Il vient de trouver la mort avec tous les membres de son équipage.

Dans la nuit du 7 au 8 août, le II^e corps canadien du général Simonds a déclenché l'opération Totalize, en direction de Falaise. Parties d'une ligne Saint-Martin-de-Fontenay-Cagny, ses troupes ont atteint Cintheaux dans la matinée. Pour enrayer cette poussée, le général Kurt Meyer, qui commande le secteur, a décidé de lancer une contre-attaque avec les chars et les canons d'assaut de sa 12^e Panzer SS, appuyés par les « tigres » du 101^e détachement de chars lourds. Il parviendra bien à stopper l'avance des blindés canadiens et polonais, mais perdra dans l'affrontement l'un des soldats les plus prestigieux de l'armée allemande.

Engagé dans la SS

Michael Wittmann est âgé de 23 ans lorsqu'il quitte la ferme familiale du Haut-Palatinat pour s'engager dans la SS en 1937. Versé dans les blindés, c'est sur le front de l'Est qu'il acquiert sa renommée en détruisant des chars soviétiques par dizaines. Il en compte déjà près d'une centaine à son tableau de chasse lorsqu'il quitte la Russie pour la France en 1944, afin de prendre la tête d'une compagnie du 101^e détachement de chars



Michael Wittmann portait le grade d'*Hauptsturmführer*, équivalent SS d'un capitaine.

PHOTO : DR

lourds.

Engagé très tôt dans la Bataille de Normandie, il se distingue à nouveau par son exploit du 13 juin 1944, à Villers-Bocage, où il malmène, presque seul, une brigade blindée britannique ; ce qui lui vaut les glaives sur sa croix de fer et achève de le faire entrer dans la légende.

En cette matinée du 8 août, alors qu'il compte 138 chars ennemis à son actif, Wittmann engage son dernier combat. Les circonstances précises de sa mort restent assez mystérieuses. Nombreux ont été, dans le camp adverse, ceux qui ont revendiqué cette victoire prestigieuse. Une seule certitude : alors qu'il venait de

quitter l'abri d'une haie, son « tigre » a explosé, touché par un projectile qui a fait sauter sa réserve de munitions. Est-ce là le résultat du tir d'un blindé canadien, polonais ou anglais ? On l'ignore. À moins qu'il ne s'agisse, hypothèse très plausible, d'une roquette tirée par un chasseur bombardier.

Quoi qu'il en soit, les dépouilles de Wittmann et de ses camarades ont

été enterrées sur place, en plein champ, au bord de la route de Falaise. Elles resteront là près de quarante ans, jusqu'à leur exhumation en 1983 et leur transfert au cimetière allemand de La Cambe.

(*) Historien. Cette série a fait l'objet d'une édition enrichie « Le journal de la bataille de Normandie » (Orep éditions).



Il acquiert sa renommée en détruisant des chars soviétiques par dizaines. Il en compte déjà près d'une centaine à son tableau de chasse lorsqu'il quitte la Russie pour la France en 1944, afin de prendre la tête d'une compagnie du 101^e détachement de chars lourds.

